

Ce fut un des moments les plus solennels des fastes du genre humain. L'islamisme se trouvait en face du dernier boulevard de la chrétienté : après les Wisigoths, les Gallo-Wascons; après les Gallo-Wascons, les Franks; après les Franks, plus rien. Ce n'étaient pas les Anglo-Saxons, isolés au fond de leur île, ce n'étaient pas les Langobards, faibles dominateurs de l'Italie épuisée, ce n'étaient pas même les Gréco-Romains de l'empire d'Orient qui pouvaient sauver l'Europe : Constantinople avait assez de peine à se sauver elle-même! Le chroniqueur contemporain Isidore de Bèjà ne s'y trompe pas : il appelle l'armée franke l'armée des *Européens*.

Cette armée détruite, la terre était à Mahomet! Quel eût été l'avenir de l'humanité, si la civilisation européenne du moyen âge, notre mère, eût été ainsi étouffée au berceau? Au moment de ce vaste choc, les Arabes, encore dans la première ferveur de l'islam, avaient plus d'humanité, de moralité, de lumières que les Franks; mais il ne faut pas se faire illusion sur cette supériorité accidentelle, ni s'éblouir des élégants monuments d'art et de littérature qu'ont vus naître Cordoue, Bagdad, Grenade ou Schiraz. L'islamisme, relativement aux croyances européennes, n'était pas un développement nouveau de l'humanité, mais un funeste élan en arrière : le Koran intrônisait le vieux fatalisme, déjà beaucoup trop réveillé en Occident par la doctrine de la prédestination, rejetait les femmes sous le joug honteux de la polygamie, brisé par la civilisation grecque et romaine, et ruinait toute la métaphysique humaine et divine. La soumission absolue des Musulmans aux lois fatales du ciel et aux représentants du prophète étouffait chez eux la personnalité humaine ainsi que la vie politique, et devait les précipiter sans transition d'un fanatisme aveugle et téméraire dans une incorrigible inertie : les femmes, malgré les éloges poétiques que leur a prodigués le prophète, ne sont pour l'islamisme que de brillants jouets, que des esclaves dont on cache les chaînes sous des fleurs; il les dégrade de la dignité qu'elles avaient eue dans la Rome républicaine et que le

christianisme avait agrandie et idéalisée; leur existence n'est plus qu'un appendice tout extérieur de celle de l'homme; enfin le déisme musulman est la négation de la théologie, non pas seulement chrétienne, mais universelle : avec lui se brise cette longue chaîne de la pensée religieuse partie des bords de l'Oxus et du Gange pour arriver aux Pères de l'Église chrétienne à travers l'Égypte et la Grèce; avec lui, l'œuvre de cinquante siècles de méditations est perdue; la Cause Première, sombre et incompréhensible, se retire dans ce septième ciel fantastique dont la porte ne s'est ouverte qu'au seul Mahomet; le lien se rompt entre les cieux et la terre; le Verbe et l'Esprit de vie rentrent dans les profondeurs impénétrables de l'Absolu, et l'homme perd tout espoir de pénétrer les mystères de son essence et de l'essence divine!

Le sort du monde allait se jouer entre les Franks et les Arabes! Les Barbares d'Austrasie ne soupçonnaient guère quelles destinées étaient confiées à leur épée; cependant un sentiment confus de la grandeur de la lutte qu'ils allaient engager parut les saisir; les Musulmans, de leur côté, hésitèrent pour la première fois. Durant sept jours, l'Orient et l'Occident s'examinèrent avec haine et terreur : les deux armées, ou plutôt les deux mondes, s'inspiraient un étonnement réciproque par la différence des physionomies, des armes, des costumes, de la tactique. Les Franks contemplaient d'un œil surpris ces myriades d'hommes bruns aux turbans blancs, aux burnous blancs, aux *abas* rayés, aux boucliers ronds, aux légères zagaies, caracolant, parmi des tourbillons de poussière, sur leurs cavales échevelées. Les cheiks musulmans passaient et repassaient au galop devant les lignes gallo-teutoniques, pour mieux voir les géants du Nord avec leurs longs cheveux blonds, leurs heaumes brillants, leurs casaques de peaux de buffle ou de mailles de fer, leurs longues épées et leurs énormes haches.

Enfin, le septième jour, qui était un samedi de la fin d'octobre, vers l'aube, les Arabes et les Maures sortirent de leurs tentes, aux

cris des muezzins, appelant le peuple fidèle à la prière; ils se déployèrent en ordre dans la plaine, et, après la prière du matin, Abd-El-Rahman donna le signal. L'armée chrétienne reçut sans s'émouvoir la grêle de traits que firent pleuvoir sur elle les archers berbères; les masses de la cavalerie musulmane s'élançèrent alors, et, poussant leur fameux cri de guerre : *Allah akbar (Dieu est grand)*! tombèrent comme un immense ouragan sur le front de bataille des Européens. La longue ligne des Franks ne ploya pas, et resta immobile sous ce choc épouvantable, « comme un mur de fer, comme un rempart de glace; les peuples du Septentrion demeurèrent serrés les uns contre les autres, tels que des hommes de marbre ». Vingt fois les Musulmans tournèrent bride pour reprendre du champ et revenir avec la rapidité de la foudre; vingt fois leur charge impétueuse se brisa contre cette barre inébranlable; les colosses d'Austrasie, se dressant sur leurs grands chevaux belges, recevaient les Arabes sur la pointe du glaive, et, frappant de haut en bas, les perçaient d'outre en outre par d'effroyables estocades.

La lutte se prolongea néanmoins tout le jour, et Abd-El-Rahman conservait encore l'espoir de laisser la résistance des chrétiens, lorsque, vers la dixième heure (quatre heures de l'après-midi), un tumulte terrible et de lamentables clameurs s'élevèrent sur les derrières des Musulmans : c'était le roi Eude, qui, avec les restes de ses Wascons et de ses Aquitains, tournait l'armée arabe, se jetait sur le champ du wali et en massacrait les gardiens. Aussitôt une grande partie de la cavalerie musulmane quitte le combat pour voler à la défense des richesses entassées sous les tentes : tout l'ordre de bataille d'Abd-El-Rahman est bouleversé; le wali, désespéré, s'efforce en vain d'arrêter le mouvement rétrograde et de reformer ses lignes; le « mur de glace » s'ébranle enfin; Karle et ses Austrasiens chargent à leur tour, culbutent, sabrent, écrasent tout ce qui se trouve devant eux, et le brave Abd-El-Rahman et l'élite de ses compagnons, renversés de leurs chevaux, disparaissent broyés sous cette masse de fer.

A l'instant où le soleil descendit sous l'horizon, la foule confuse des Musulmans se précipitait vers ses tentes, pressée dans toute la largeur du champ de bataille par une forêt mouvante de glaives qui s'élevaient et s'abaissaient incessamment, abattant à chaque pas sur le champ du carnage une nouvelle file de cadavres. La fin du jour arrêta les Franks. Karle n'essaya pas de pénétrer de nuit parmi ces tentes innombrables, qui ressemblaient de loin à une grande cité; les Aquitains avaient été repoussés par les premiers escadrons accourus au secours du camp : Karle fit sonner la retraite, et « les Européens, brandissant leurs glaives avec dépit », passèrent la nuit dans la plaine, s'attendant à livrer une seconde bataille le lendemain pour la conquête des campements arabes.

Au point du jour, les Franks revirent blanchir les tentes ennemies à la même place et dans le même ordre que la veille; aucun bruit ne s'entendait, aucun mouvement n'apparaissait dans les quartiers arabes : Karle, pensant que les musulmans allaient sortir en armes d'un instant à l'autre, fit tous les préparatifs de l'attaque, et envoya des éclaireurs à la découverte. Ceux-ci s'avancèrent à travers les milliers de corps morts, entrèrent dans les premières tentes : elles étaient vides; il ne restait pas un seul homme en vie dans ce vaste camp; les débris harassés de l'armée musulmane étaient partis en silence à la faveur des ténèbres, abandonnant tout, hormis leurs chevaux et leurs armes. La grande querelle était décidée!

Les Franks eussent aisément complété leur victoire et anéanti tout ce qui avait suivi Abd-El-Rahman en Gaule; mais rien ne put les décider à poursuivre les vaincus. Ils étaient tout occupés à se partager le prodigieux butin, l'or monnayé, les lingots, les vases précieux, les étoffes, les denrées, les troupeaux amoncelés et parqués dans le camp arabe; leur allégresse devait déchirer le cœur des malheureux Aquitains, qui voyaient les dépouilles de Bordeaux et de tant d'autres cités passer des mains de leurs spoliateurs dans celles de leurs farouches auxiliaires. Après ce partage, les gens de



CHARLES-MARTEL ET ABDÉRAHMAN A LA BATAILLE DE POITIERS

Neustrie, d'Austrasie et de Germanie reprirent le chemin de leurs foyers. Quant à Eude, il remplit ses engagements, et jura fidélité au libérateur qui lui vendait si chèrement ses services. Sans doute il renonça au titre de roi, signe de son indépendance passée, et ne fut plus que le duc des Aquitains.

## II

Les conséquences de la journée de Poitiers se développèrent rapidement : Karle<sup>1</sup> savait profiter de la victoire aussi bien qu'il savait vaincre, et il comptait avoir conquis la Gaule entière dans les champs poitevins; le souverain de l'Aquitaine s'était reconnu son vassal; le tour de la Burgondie arriva. Au printemps de 733, « Karle pénétra dans le royaume de Burgondie avec un puissant corps d'armée, soumit Lyon et les autres cités à son pouvoir, confia aux plus éprouvés de ses ducs et de ses leudes les confins de cette région à défendre contre les peuples rebelles et infidèles, conclut une trêve, et s'en retourna victorieux ». Les *rebelles* dont parle ce passage assez obscur, extrait du continuateur de Frédégher et des *Annales de Metz*, paraissent être les Provençaux, qui n'obéissaient plus à Eude et qui résistèrent à Karle sous Mauronte, duc de la province marseillaise, pendant que toute la Burgondie, jusqu'à la Durance, subissait, ville après ville, la domination austrasienne. Ce dut être avec Mauronte que Karle *conclut une trêve*.

Les bandes teutoniques commirent sans doute dans cette expédi-

1. « Dès lors tous commencèrent à le surnommer *Martel*, parce que, comme le *martel* (marteau) brise toute espèce de fer, ainsi Karle, avec l'aide du Seigneur, broyait ses ennemis dans toutes les batailles. » (Adhémar, *Chronic.* dans les *Histor. des Gaules*, t. II, p. 574.) Adhémar, Hépidan et Odoran, chroniqueurs du XI<sup>e</sup> siècle, sont les plus anciens écrivains connus qui aient appelé Karle de ce surnom de *Martel*, qu'on donnait, de leur temps, à tous les grands guerriers. On disait un *marteau d'armes*, comme on a dit plus tard un *foudre de guerre*. Aucun auteur contemporain de Karle ne le qualifie ainsi; et c'est sans fondement que M. Michelet a cru trouver un caractère païen dans ce surnom. Le moine de Saint-Gall (c. xxii) rapporte que les Normands appelaient ainsi Charlemagne, le plus terrible ennemi du paganisme.